EPITRE
A
APOLLON,

Dédiée à M. SERVAN, Avocat Général au Parlement de Dauphiné.

> Offenduntur enim, quibus eſt equus, & pater, & res :
> Nec, ſi quid fricti ciceris probat, & nucis emptor,
> Æquis accipiunt animis, donantve corona.
>
> HORAT. *de Art. Poët.*



A GENEVE.

M. DCC. LXXII.





A

MONSIEUR SERVAN,

AVOCAT GÉNÉRAL

AU PARLEMENT DE DAUPHINÉ.

MONSIEUR,

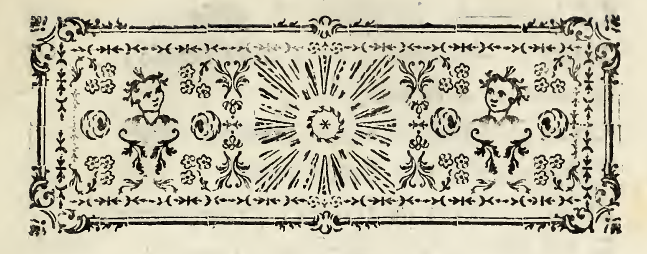
QUE votre modestie ne s'effarouche pas! ce n'est point un panégyrique que je vous dédie, c'est ma justification. J'étois soup-

çonné d'une infamie : j'ai voulu détruire ce ſoupçon odieux ; il a fallu parler de vous ; mon cœur a conduit la plume. Ce n'eſt ni ma faute ni la vôtre, s'il s'eſt étendu ſur vos vertus ; il ne pouvoit parler que de ce qui le remplit entiérement.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, ***



EPITRE A APOLLON.



TOI, qui charmas ma plus tendre jeuneſſe,
Que j'adorai, dans une folle ivreſſe,
Pour qui, perdant mes peines & mon temps,
Toujours en vain je fis fumer l'encens,
Divin Patron de la gent mercenaire,
Dont les chanſons amuſent le vulgaire;
Toi, qui régis tout le ſacré vallon,
Grand Dieu des vers, immortel Apollon,
Je fais ici le ſerment authentique
De renier ton empire cynique,
Où la cabale & ſes lâches complots
Ont mis ton ſceptre entre les mains des ſots;

Où les vertus, les talents, le génie
N'ont pu dompter le dragon de l'envie,
Se dérober à sa malignité,
Qu'en se sauvant chez la postérité (a).
J'abjure enfin une stérile veine,
Et les douceurs de ton eau d'Hippocrene,
Et les lauriers que tu m'avois promis;
Je te rends tout: toi, rends-moi mes amis.
Ils m'ont quitté, depuis qu'à ton caprice,
Pour un bon mot, j'en fis le sacrifice;
Du jour qu'épris d'un dangereux poison,
Je préférai la rime à la raison.
Maudit instant! où ma vanité folle
Vint m'égarer dans ce pays frivole,
Où sans succès je briguai ta faveur...
C'est trop courir après un imposteur.
Fuis, fuis, va loin de mon ame troublée,
Porter l'ennui dont tu l'as accablée,
Et laisse-moi le repos & la paix,
Qu'auprès de toi je ne trouvai jamais.
Mais, quel travers! quelle fureur bizarre,
Me diras-tu, te tourmente & t'égare?

(a) Un tombeau met un intervalle immense entre l'homme qui juge & celui qui est jugé. C'est-là que l'envie se tait, que les persécutions cessent, que les petits intérêts s'évanouissent. Les passions, comme un limon grossier, se déposent insensiblement, en roulant à travers les siecles; & la vérité surnage.

Eloge de Sully par M. Thomas.

Pour quelques vers que perſonne n'a lus,
Crois-tu donc être au rang de mes élus ?
Avoir acquis l'avantage commode
De m'inſulter pour faire une épiſode ?
Briſe, crois-moi, ton fragile pinceau :
Ce ton mordant ne convient qu'à Rouſſeau (*a*).
Il faut avoir, pour marcher ſur ſes traces,
Tous ſes talents, ſon eſprit & ſes graces,
Être doué de ces dons éclatants,
Que je prodigue à mes amis.... J'entends.
J'aurois mieux fait de me taire ſans doute.
Mais eſt-il temps ? Sois mon juge & m'écoute :
A la vertu je conſacre ma voix,
Viens m'inſpirer pour la derniere fois.
  Te ſouvient-il de ces faiſeurs d'éloges,
Dont je purgeai tes états allobroges,
Lâches Frêlons qui de tes favoris,
Effrontément écumoient les écrits ?
Te ſouvient-il avec combien d'audace,
Cette canaille infeſtoit le Parnaſſe ?
L'un écorchoit l'oreille à M***;
L'autre blâmant & louant au haſard,
De la vertu fade panégyriſte,
Rimoit, ſans art, une ample & froide liſte
Des plus grands noms, chers aux ſiecles paſſés;

(*a*) Jean-Baptiſte Rouſſeau, ſi connu par ſes malheurs & ſon génie poëtique.

On y voyoit, pêle-mêle entassés,
Tous les Héros que célébra Virgile;
Les Grecs ensuite arrivoient à la file;
Pour terminer cette procession,
Chacun faisoit sa génuflexion,
Avec respect, à son idole aimable,
Et lui cédoit le haut bout à ta table.
Mille goujats, attachés à leurs pas,
Vantoient sur-tout ce qu'ils n'entendoient pas.
Je t'immolai, d'une main vengeresse,
Ces vils brigands des rives du Permesse.
De rimailleurs ce troupeau croassant
Fut dispersé, détruit, presqu'en naissant:
Tout fut atteint des traits du ridicule.
Ainsi jadis, sous les fleches d'Hercule,
On vit périr ces infames oiseaux,
Qui du Stimphale empoisonnoient les eaux.
Je me flattois, après cette défaite,
De vivre heureux au sein de ma retraite,
Et d'y remplir avec sécurité
L'état obscur, où le sort ma jeté.
Quand l'intérêt, ce corrupteur du monde,
Vil artisan de la débauche immonde,
Qui, bourse en main, marchande les plaisirs,
Et sur ses fonds calcule ses desirs,
Grand protecteur de l'actrice folâtre,
Et le seul Dieu qu'on adore au théatre,
Las de payer des charmes surannés,

Mit Mars au rang des plaideurs acharnés.
Le vieux guerrier, qui s'échappoit à peine
Des bras flétris de l'antique Sirene,
De la chicane empruntant le fecours,
Devant Thémis cita fes vieux amours.
Soudain l'on vit la cabale & les brigues
Se déchaîner, fomenter des intrigues,
Au poids de l'or acheter des amis,
Et s'emparer des portes de Thémis.
Le fot public, à qui l'enchantereffe
Avoit vendu les fleurs de fa jeuneffe,
La protégeant par un jufte retour,
Lui prodigua fes faveurs à fon tour.
Le préjugé, guidé par l'impofture,
La louche erreur, la chicane & l'injure;
A fon fignal, font entendre leurs cris,
Et de leurs feux embrafent les efprits.
On s'évertue, on difpute, on condamne;
Mille pédants en rabats, en foutane,
Avec fureur braillent tous à la fois,
Blâment l'ufage & réforment les loix:
Tout met en feu cette tourbe mutine;
Aigres tranfports, rage plus que canine,
Placards affreux, libelles dégoûtants,
Le front levé, courent de rangs en rangs.
Dans cet accès de la fievre publique,
On entendit ce mortel héroïque,
De la vertu févere défenfeur,

Du vice impur zélé perfécuteur ;
Qui le premier, fur l'aile du génie,
Franchit les monts qui bornent fa patrie ;
SERVAN enfin : fon nom en dit affez.
Sur fes difcours, les talents empreffés,
A pleines mains, répandoient leur richeffe ;
Déjà les mœurs treffailloient d'alégreffe ;
Leurs ennemis, étonnés, éperdus,
Sous fes efforts, paroiffoient confondus.

Ciel ! quels élans ! quels nobles traits de flamme !
Quel feu divin s'empare de fon ame !
Eft-ce Pallas, dont la célefte voix
De la vertu vient défendre les droits ?
Des cœurs glacés la froide indifférence
Cede aux tranfports de fa mâle éloquence.
Tous ces partis, qui s'alloient déchirer,
N'ont plus entre eux qu'un cri pour l'admirer ;
Ses fons touchants affoupiffent leur haine ;
Thémis écoute & paroît incertaine :
Servan lui feul balançoit, à fes yeux,
La voix du peuple, *& partageoit les Dieux.*

Je n'irai point, d'un regard téméraire,
Suivre l'oracle au fond du fanctuaire,
Et profanant fes auguftes fecrets,
A ma raifon foumettre fes arrêts.
Tirefias, dont la vue indifcrette,
Surprit, dit-on, Minerve à fa toilette,
Perdit les yeux : craignons le même fort ;

Et réprimons un dangereux eſſor ;
Que ma raiſon, condamnée au ſilence,
Soit du parti qu'a choiſi ſa balance.
Servan en vain a ſu gagner mon cœur;
On a jugé : Servan eſt dans l'erreur.
Mais qu'apperçois-je ? Un monſtre parricide,
Pêtri de fiel, infernale Euménide,
La calomnie, agitant ſes ſerpents,
De ce grand homme étouffe les accents.
Lors, tes Barbets, divin Fils de Latone,
Nés dans les flancs de l'horrible Gorgone,
Sur ſa vertu lancent de toutes parts,
En aboyant, mille infames brocards,
La populace effrénée, imbécille,
Du fourbe adroit jouet lâche & ſervile,
Loin d'écraſer ce ténébreux eſſain
De vermiſſeaux qui déchirent ſon ſein,
A leurs fureurs mêlant ſa haine injuſte,
Inſulte encor ce citoyen auguſte (*a*).

(*a*) Quels honneurs lui a-t-on rendus de ſon vivant ? Quelles ſtatues lui a-t-on élevées dans ſa patrie ? Quelles acclamations retentiſſoient ſur ſon paſſage dans les pays qu'il habitoit ? Quels hommages a-t-il reçus de l'univers ?... Que parlons-nous d'hommages, & de ſtatues, & d'honneurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & de la rage des perſécutions, & des tourments de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & ſera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-deſſus de ſon ſiecle.

Eloge de Deſcartes par M. Thomas.

„ Vous l'insultez, concitoyens ingrats!
„ Vous l'insultez ! .... Quels sont ses attentats?
„ Quel crime affreux, d'un mortel respectable,
„ A fait soudain un être si coupable ?
„ Qui d'entre vous a-t-il donc outragé ?
„ Son cœur enfin, son cœur est-il changé ?
„ Ah ! revenez de votre erreur extrême;
„ Ouvrez les yeux : il est toujours le même,
„ Toujours humain, affable, généreux,
„ Le protecteur, l'ami des malheureux;
„ De la vertu c'est l'image vivante;
„ C'est un héros, dont la candeur enchante;
„ Un homme enfin, dont l'esprit peut faillir,
„ Mais dont le cœur ne sauroit vous trahir.
„ Rendez hommage, il en est temps encore,
„ A ses talents, dont l'éclat vous honore,
„ A sa tendresse, à son amour pour vous.
„ N'écoutez plus un aveugle courroux,
„ Dont l'injustice à vous seuls est funeste;
„ La haine passe, & le déshonneur reste:
„ Voyez d'ici votre postérité
„ Rougir, pour vous, de tant d'iniquité;
„ Voyez Servan triompher, avec gloire,
„ De vos fureurs, comme de la nuit noire,
„ Se couronner d'un laurier immortel,
„ Et vous couvrir d'un opprobre éternel.
Discours perdus ! frivole rhétorique !
Pour appaiser ce concours frénétique,

Ces flots émus d'implacables pervers ;
En vain Phébus , oui , toi , grand Dieu des vers ;
Et les neuf Sœurs , tes compagnes divines ,
Épuiſeroient leurs voix & leurs poitrines.
Pour moi, caché dans l'ombre & le repos,
Loin du public & de ſes vains propos ,
Je contemplois, aſſis ſur le rivage,
L'homme de bien luttant contre l'orage.
De ton encens que j'avois trop priſé ,
Depuis long-temps mon cœur déſabuſé ,
Vouloit enfin, par un travail utile ,
Faire oublier le Poëte ſtérile.
Je me trompois : le menſonge effronté
Vient me chercher dans mon obſcurité ;
Le faux ſoupçon , ſon organe fidele ,
Du doigt me montre à la foule rébelle.
Un bruit ſourd vole , & me déclare auteur
De ce fatras qui me faiſoit horreur ,
Sale recueil de groſſieres injures ,
Froids quolibets , anonymes ordures ,
Tels , en un mot , que le plus vil Laquais ,
Sans en rougir , ne les lira jamais.
La calomnie auſſi-tôt accrédite
Cette rumeur dont le bon ſens s'irrite :
Le monſtre court de cafés en cafés.
Tous les oiſifs , à ſa voix échauffés ,
Font les échos & rempliſſent la Ville.
Mais ce n'eſt là ni mon goût , ni mon ſtyle ;

Ces vers ſont durs, de chevilles chargés ;
Le ſens obſcur, les mots mal arrangés.
„ Chanſons, chanſons, s'écrie un tas de buſes ;
„ Monſieur l'Auteur ; on ſait toutes vos ruſes.
„ Dites toujours : *Ce ſtyle eſt bien peſant ;*
„ *Ces vers bien plats ; on baille, en les liſant.*
„ Manege adroit : vous déchirez Minerve ;
„ Pour déguiſer prudemment votre verve ;
„ Mais, votre muſe a beau s'envelopper,
„ Il n'eſt qu'un ſot qui puiſſe s'y tromper.
A ces bavards qui penſent me confondre ;
Si je daignois m'abaiſſer à répondre,
Je leur dirois que la prévention ;
L'acharnement, l'injuſte paſſion
Forgerent ſeuls ces ſottiſes étranges ;
Que mon Pégaſe, ennemi des louanges ;
Sur ſon chemin peut bien éclabouſſer
Quelques grimauts, qui veulent croaſſer ;
Mais que jamais, dans ſes bruſques ruades,
Il n'inſulta que leurs œuvres mauſſades,
Et ſut toujours diſtinguer, d'un œil ſain,
Le citoyen du méchant écrivain.
Je leur dirois enfin, que, quelque empire
Qu'ait ſur l'eſprit le plaiſir de médire,
Jamais le mien ne fut aſſez tortu ;
Pour outrager baſſement la vertu ;
Qu'il faut avoir la cervelle offenſée,
Pour m'en prêter la coupable penſée ;

A moi ſur-tout, à qui le ſeul aſpect
De ce grand homme inſpire le reſpect;
A moi, qui mets les charmes de ma vie,
A me nourrir des fruits de ſon génie,
A ſavourer le ſuc délicieux
Qu'en doit tirer tout cœur né vertueux.
Mais taiſons-nous : je calmerois la rage
Des flots émus ou d'un tigre ſauvage,
Plus aiſément qu'un public hébêté,
Et d'un faux bruit ſottement entêté.
L'homme de bien, que la vérité touche;
Laiſſe gronder cette bête farouche,
Rentre en lui-même, & n'oppoſe à ſes cris
Que ſon ſilence & le plus froid mépris.
Je me tais donc. Et toi, Dieu d'Hippocrene,
Sur cet écrit, dernier fruit de ma veine,
Daigne jeter un regard paternel,
Et recevoir mon adieu ſolemnel.

FIN.